



De temps en temps...

Echos de lecture des documents archivés
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique
entre mémoire et avenir

Ann e 2004

Siège :
Activités :

Courriel :
Téléphone :

A.P.A.-Belgique – a.s.b.l.
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles
Bibliothèque Montjoie,
935-937 chée de Waterloo, 1180-Uccle
apabel@tiscali.be
02 241 79 14

Avec le soutien de M. Jacques Monjoye de Joly Echevin de la culture d'Uccle



Maximilien S. Philips : “Madame Fraywell”

conte marin, carte géo. + note manuscrite, Les Deux Frères, 118 p.

[Apa-Bel 9]

Echo : Agnès France De Wandeleer

Madame Fraywell fait partie d'une série de quatre contes marins. L'Ours a été publié en 2000, Madame Fraywell en 2002. Les vaches pour Kuwait et L'Étalon du commandant sont en préparation.

" Ces contes sont destinés à endormir les enfants sages. Par enfants sages, j'entends les enfants modernes, entre six et onze ans et bien plus au courant de la vie que moi. "

Madame Fraywell est l'histoire de la rencontre d'un antiquaire (ancien marin) et d'une cliente, épouse d'un commandant de pétrolier. Les faits se passent en 1975, à peu près le temps d'un week-end. Mais quel week-end ? La rencontre occasionnelle se transforme “en coup de foudre” et cette passion passagère se transforme en “ Amour-Amitié “ de longue durée. L'action se déroule au Zoute et sur l'île de Walcheren. Au travers des sept chapitres, l'auteur, en bon observateur, nous fait découvrir mille et une facettes de la vie de chacun, celle de Madame Fraywell, des personnes rencontrées ou de leurs proches :

Les sujets abordés sont :

- la vie de femme de commandant de pétrolier à bord ou à terre,
- les voyages,
- les rencontres, la solitude,
- l'exode et les années 40-45 en Angleterre,
- le parcours des commandos anglais sur l'île de Walcheren,
- le débarquement en novembre 1944 par l'armée canadienne,
- de nombreux souvenirs et anecdotes qui y sont associés : ex : le lance-flammes, la petite bouteille brune et le chocolat spécial-combat, la vie sous l'occupation dans la région, le tram, la mode,
- le prix des choses,
- la situation du casino de Knokke durant la guerre,
- le marché noir,
- la trouvaille du ministre Gutt pour résoudre le problème de l'argent “ sale “ etc.

et aussi :

- les inondations de 1952 -53,
- la navigation,
- la pêche: les maatjes ou harengs, les anguilles, les crevettes,
- les chevaux,
- les contrastes de la vie le jour et celle de la nuit à Knokke, au Zoute et dans la région avec des anecdotes pertinentes dans des domaines très variés,
- le trilinguisme : anglais, français, néerlandais.

Résumé :

Nelson (1)

Madame Fraywell achète une gravure dans le magasin d'antiquités de Maximilien S. Philips au Zoute, celui-ci est en instance de divorce avec Marianne, sa femme et associée. En livrant le “ Nelson “ au nouveau domicile de Madame Fraywell, l'auteur, Max, retrouve une ancienne mai-



son de famille et c'est le coup de foudre pour la propriétaire du lieu. Passion vive et souhaitée passagère car Madame Fraywell est toujours très attachée à son mari, le commandant de pétrolier mais trop absent. Les amants se revoient, se trouvent des points communs et décident de vivre ensemble un week-end-passion sur l'île de Walcheren.

Voyage sur l'île de Walcheren (2)

A Breskens, les nouveaux amants à bord de la VW cocccinelle de Madame Fraywell prennent le ferry pour l'île de Walcheren. Première allusion aux soldats tués : " c'est un cimetière marin sous nos pieds ". Installés dans un bed and breakfast, ils sympathisent plus ou moins avec l'hôtesse et font un dîner d'amoureux : on parle de caviar, vodka et de cuisine... Madame Fraywell raconte sa vie, parle de son père qui avec ses trois chalutiers de pêche était autorisé à pêcher le hareng et le maquereau ; de son départ précipité pour l'Angleterre en 40, elle avait 4 ans. Mariée à un commandant de pétrolier, elle raconte les nombreux voyages dans le monde et les difficultés du couple trop souvent séparé pendant de nombreux mois. Sur l'île, les amants rencontrent des commandos anglais et leurs épouses venus en pèlerinage sur les lieux du débarquement du 1er novembre 1944.

La guerre de Madame Fraywell (3)

Description épique d'un déplacement en VW vers les divers lieux " historiques ".

Petite dispute de jalousie, sur la route de Westkapelle et Madame Fraywell raconte la vie de sa famille en Angleterre pendant la guerre : la pêche, le travail des femmes et celui de sa mère qui en plus de ses activités journalières travaillait la nuit pour la protection civile en éclairant le ciel la nuit ainsi que quelques autres histoires d'occupation en Belgique, en Hollande avec des anecdotes savoureuses comme le tracé d'une ligne au brou de noix sur la jambe pour donner l'illusion du bas de soie ou de nylon.

Achtung ! Minen !(4)

Réflexions et réglemations sur la pêche et la navigation, les coutumes, les barriques de maatjes, la vente à quai : la minque, les coutumes. Evocation des inondations à Zierikzee et des terrains minés. Pendant que Madame Fraywell fait la sieste, notre antiquaire esseulé s'ennuie et porte des réflexions nostalgiques sur la vie différente du Zoute dans le passé. Peu à peu, l'auteur apprécie et admire la personnalité de la femme du commandant.

Opération Infatuete (5)

" Opération infatuete " est le nom de l'opération militaire pour la libération de l'île de Walcheren par les Canadiens. Quant aux Anglais, ils libérèrent la ville d'Anvers et permirent la réouverture du port. L'auteur évoque les vacances à Coxyde en 1947 et des souvenirs d'après guerre : le " tram " du littoral, les conflits de frontière avec la Hollande. Il prend conscience que la passion passagère pour Madame Fraywell se transforme en amour fort.

Le couteau finlandais (6)

Maxilien S. Philips choisit un cadeau symbolique pour Madame Fraywell avec beaucoup de minutie : un couteau finlandais. Les amoureux participent à une fancy-fair au club de yachting. L'auteur, un peu jaloux du succès de Madame Fraywell porte des réflexions subtiles sur ce genre de manifestation et y associe des souvenirs de sa vie d'antiquaire. Il fait la rencontre de William, un vrai yachtman.

Histoire de mon débarquement sur les plages du Zoute (7)

Suite de la soirée au Yacht-club, le repas-buffet et la rencontre avec Margrit. Max. S. Philips fait





une allusion aux inondations de 1953 et transcrit diverses réflexions sur des sujets très variés comme les zoulous, les voitures, les finances, les femmes et la chirurgie esthétique, les phoques en mer du Nord, les limites frontalières, le Zwin, la nature, l'épave du Nordzee et la radio du même nom, les prix des choses, l'équitation, etc. Quelques aspects de la navigation de plaisance. Retour au Zoute sur le hors-bord de William et les inquiétudes de l'ancien marin. Echange-symbole entre Madame Fraywell et l'auteur. L'antiquaire retrouve son magasin.





Maximilien Philips, “Mémoires d’enfance” (de 4 à 12 ans : 1943-1951)

43 p.

[APA-Bel 11]

Echo : Mich le Piron

Dans ce carnet, Maximilien nous raconte des tranches d’enfance s’écoulant entre Liège et Sart-lez-Spa. Né en 1939, Maximilien était un enfant heureux ! Malgré la guerre, il ne se rappelle n’avoir souffert ni du froid, ni de la faim, ni d’aucune catastrophe. Aucun mauvais souvenir ! Au contraire !

La grande villa dans laquelle Maximilien habite à Sart-lez-Spa, sert de centre d’observation à l’armée allemande suivie dès le 12 septembre 1944 par les Américains. ” Les plus beaux jours de ma vie commençaient ! ... J’ai été imprégné jusqu’à la moëlle par les Américains. Pas par la guerre mais par le matériel, les jeeps, les camions, les ambulances, les ” command cars ”, ... les tentes qu’on montait à toute vitesse... C’était l’atmosphère d’un cirque qui arrive... Quel spectacle ! ... Aucun danger à circuler au milieu de ce paradis ! ... Et toujours en bande de cinq à dix gosses ... Nous allions jouer dans les ambulances des Américains ; c’était comme une petite maison avec des lits superposés... ”.

Pendant ce temps, à Liège, les tremblements occasionnés par les explosions des V1 font sortir des milliers cafards de leurs abris. En juin 1945, le Père, après 5 ans de captivité, revient.

“ Michel et moi avons acquis une indépendance certaine et n’avions aucune envie qu’un homme nous tienne par la main pour traverser la rue. En plus, il nous interdisait les jouets qui ressemblaient à des armes ... Tout ce qui rappelait la guerre était banni, ce qui ne faisait pas notre affaire... Nous avons assez peur de lui : c’était notre père... Je m’étais passé de père pendant 6 ans et je ne m’en portais pas plus mal. Maman restait le chef. ”

Et, oh crime suprême aux yeux du petit garçon de 6 ans ! le Père n’aime pas les Américains, il leur préfère les Russes et les Anglais !

Bref, après la guerre, la vie ordinaire reprend son cours : visite des forts de Liège, petits voyages en train, travail du Père à la ” Fabrique ”, premier vélo, Saint-Nicolas, naissance d’une petite sœur, retours à la ” Villa ” dans le ” camp secret ” où on retrouve tout : paquets de cigarettes, casques, vieilles balles, gourdes, gamelles, pétards, ...





Maximilien Philips, “Ma Marine à Moi” (12 novembre 1960-31 janvier 1961)

50 p.

[APA Bel 12]

Auteur de l'cho : Mich le Piron

Maximilien, 21 ans, nous conte à travers ces pages les préparatifs de son mariage avec Marianne ainsi que les deux derniers voyages du Jadotville, navire transportant passagers et marchandises entre Anvers et Matadi via Ténériffe et Lobito.

Le Congo est indépendant depuis quelques mois. Le Jadot lui aussi va changer de mains et être transformé en transport pour émigrants dans les mers chinoises.

En attendant sa métamorphose, la vie de Maximilien, opérateur-radio, est rythmée par les fêtes qui se succèdent à une cadence endiablée, les exercices d'évacuation, un naufrage évité de justesse, les escales mouvementées et les sacro-saintes siestes pendant lesquelles s'entremêlent joyeusement les couples infidèles.

Décembre 1960. Le Jadot et ses occupants fêtent la fin d'un monde. ” Je mangeais homard sur homard. Le caviar arrivait, lui aussi à la louche ... On sentait que le bateau voulait se débarrasser de tout avant de passer sous le contrôle des Anglais. ”

Fin janvier 1961, Maximilien quitte définitivement le Jadot qui se prépare à vivre une autre vie sous d'autres cieux alors que notre opérateur-radio se marie avec Marianne et vit ses premières expériences de skieur à Leysin.





Abraham, Sarah et Gershon Potezman “Le jour ne se lève plus à Pinczow”, cassette vidéo, durée : ± 40’, Date réalisation : (À VÉRIFIER)

[APA-Bel 14]

Echo : Rolland Westreich

Abraham Potezman, né le 12 novembre 1922 à Pinczow en Pologne. Profession : tailleur. Déjà tout un programme dans ce simple énoncé. Vous en connaissez encore, vous, des gens dont la profession est ” tailleur ” ? Moi non, mais de le lire me suffit pour m’évoquer un monde disparu. Ce monde, c’était celui de ma mère, c’était celui d’Abraham Potezman.

A 70 ans, son fils Gershon, ” très attaché au passé ”, lui propose de retourner voir son village natal. Surmontant ses appréhensions, Abraham accepte. Il ne reconnaît pratiquement rien. L’école est encore là, bien entretenue – mais l’ancienne synagogue est en ruines. Il réussit à la visiter et trouve l’intérieur encore plus désolant que l’extérieur : l’armoire sacrée gît à terre. Abraham Potezman décide deux choses : il tentera de perpétuer le souvenir de son village natal et il se consacrera à la restauration de la synagogue.

La cassette qu’il a déposée auprès des Archives est le résultat de son premier vœu. Vous verrez qu’elle a aussi contribué à lui permettre de réaliser le second. Il s’agit d’une œuvre de montage d’une quarantaine de minutes. Elle a été réalisée par Abraham et sa femme Sarah, moyennant l’aide technique du fils Gershon. C’est donc une œuvre d’autant plus familiale que le fils était aussi l’instigateur du voyage. Une œuvre ? Je dirais mémorial bien plus que documentaire.

Le film commence par l’image d’une page écrite qui explique ce que je viens de vous raconter, comment Gershon a poussé son père à effectuer ce voyage. Si vous pensez que le film va tout simplement vous emmener sur les traces de ce périple, détrompez-vous. Nous allons bien faire un voyage, mais c’est un voyage dans le souvenir. L’arrivée dans le Pinczow d’aujourd’hui est suivie par un montage qui alterne séquences de photos et petites séquences d’archives filmées. Le tout reproduit l’histoire des Juifs du village. D’abord la vie telle qu’Abraham l’a connue. Les photos défilent, expliquées par des surtitres. Visages, groupes, ruelles, synagogues, images de la vie quotidienne, images de la vie associative, images de l’école. Des organisations dont certaines existent encore aujourd’hui en Belgique, qui ont aussi peuplé ma jeunesse ; des noms de famille que j’entends quotidiennement. Ensuite l’invasion allemande, la déportation, l’extermination. Toujours les visages, les noms, les scènes de vie. Des scènes d’archives extraites de journaux filmés, ce qu’on appelait les Actualités, alternent avec les photos de la petite ville, pour nous faire comprendre le déroulement des événements historiques. Aucun commentaire parlé. Ce n’est pas nécessaire, la musique remplit cette fonction. Musique yiddish sans paroles, la plupart du temps : c’est la nostalgie du monde disparu qui prend aux tripes, comme seule peut le faire une mélodie yiddish ou tzigane. Parfois une chanson avec paroles qui tient lieu de discours : *ess chtétel brennt*, le *chtétel* est en flammes, ou le vendeur de papirossen, les cigarettes, ou ” *ne dis jamais que tu as pris ton dernier chemin* ”, le chant des partisans juifs. Pas besoin de vous expliquer les images en vous racontant les chansons.

Après la guerre, on retrouve la synagogue et la décision d’Abraham de la restaurer. On le voit enfin à Pinczow, dans son ancienne école. L’intertitre dit : ” mon retour à l’école après une absence de 62 ans ” !!!





Il retrouve en Israël une association d'anciens de la ville, qui ont rédigé un livre mémorial. Le titre détourne un proverbe local, " Le jour se lève d'abord à Pinczow ". Abraham l'adopte : son travail prolonge le leur. Il filme leurs photos, une exposition de 93 " Polonais et Juifs à Pinczow". La cassette se termine sur des images filmées de retrouvailles avec deux amis de Pinczow émigrés au Canada. Une photo d'il y a 62 ans en Pologne, les mêmes aujourd'hui, se tenant par les épaules de la même façon, adressant le même sourire au photographe.

Je comprends d'autant mieux ce qu'a voulu faire Abraham que je commence à avoir la sensation que le temps n'est plus très loin où il y aura de moins en moins de gens pour qui le monde de mon enfance aura encore une résonance. Et le mien n'a pas été exterminé ni détruit par la guerre...

Je laisserai Abraham conclure en citant la lettre qu'il nous a adressée : " Dans mon village natal et aux alentours [la cassette que j'ai réalisée] a provoqué un profond retentissement. Grâce à cela, mon but a été atteint, c'est-à-dire la restauration de la synagogue de mon enfance. "

Félicitations, monsieur Potezman.



José Marquet, "J'avais 15 ans en 45, Souvenirs de Sprimont, mon village"

1935-1944, Liège, éditions du Céfal, 2000

144 p. photos

[APA-Bel 15]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

Au départ, le Foyer culturel de Sprimont organise un cycle de conférences sur la mémoire collective. José Marquet présente, en trois causeries, ses souvenirs d'enfance. Le récit d'anecdotes à caractère personnel mais liés à des faits publics ravive des souvenirs communs. Les qualités de conteur, de mémorialiste dont fait preuve leur concitoyen enchantent l'auditoire. Ce succès détermine le Foyer culturel, avec l'aide de la Fondation Roi Baudoin et de la province de Liège, à publier une version développée des causeries. Un cercle plus large découvre ainsi la vie quotidienne des Sprimontois avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'exploitation du petit-granit a donné à Sprimont, village de 5.000 habitants, une dimension ouvrière qui se superpose à son origine rurale. Ses nombreuses carrières lui valent le titre de capitale du Pays de la Pierre. Cette activité économique apportant mouvements, bruits, contacts, est symbolisée par la locomotive à vapeur du chemin de fer vicinal, "le doux monstre haletant et sifflant", jouet et ami de José Marquet.

Cependant, pour José, la clé de voûte du village, le lieu qui unit, qui forme et lance les enfants dans la vie, c'est l'école. Son jeune maître est respecté et adoré. D'autres institutions renforcent l'atmosphère d'unanimisme social : bibliothèques communale et paroissiale, Union Coopérative, cinéma, cérémonies religieuses. Le respect du travail et des travailleurs se marque même dans le catéchisme qui enseigne que la soustraction du salaire des ouvriers est l'un des quatre péchés qui crient vengeance au ciel.

Le dialecte wallon, parlé par tous, renforce la cohésion sociale. Le lecteur qui ne le pratique pas est reconnaissant à l'auteur d'avoir parsemé ses pages d'expressions régionales. Elles témoignent d'un regard différent, que la traduction ne rend pas toujours. Ainsi, "li sèdge-dame" ajoute une nuance de respect à l'égard des deux praticiennes qui officiaient à Sprimont, ce que ne fait pas l'habituel "sages-femmes".

Outre l'école, les carrières et les jeux, quinze autres chapitres thématiques font revivre Sprimont et ses habitants.

Se souvenir est doux à notre âme, avoue le poète cité dans la postface mais certaines circonstances nous imposent le devoir de mémoire et sa transmission. Je pense bien sûr à la Seconde Guerre mondiale, à l'invasion et à la période de l'Occupation. Il ne faut pas que s'oublie la sinistre réalité que recouvrent les termes de Kommandantur, lettres anonymes, Rex, Mauthausen ni la terreur que produisait la vue de l'uniforme noir au brassard rouge frappé de la croix gammée. L'adolescent qu'il fut durant ces années de nuit se souvient et témoigne des atrocités commises par un régime fondé sur des principes criminels. Les dernières pages font revivre un souvenir personnel lié indissolublement à l'histoire de Sprimont : la prise d'otages par les Allemands, furieux de découvrir le 21 juillet 1944, hissées sur la haute cheminée de la centrale électrique, les couleurs alliées.

José Marquet termine son récit par un appel aux témoignages de ses concitoyens sur la période de la Libération et de l'après-guerre. Le conteur-mémorialiste sait qu'il nous intéresse et qu'il a encore beaucoup à se rappeler, à nous raconter et à nous apprendre



Echo : Nathalie Frogneux

[APA BEL 16]

Ce qui s'ouvre à nous, c'est d'abord l'image d'une femme, de trois quart dos. Une photo d'Irène. Elle peint dans la rue.

Ce manuscrit est bien une autobiographie, l'auteur s'y présente et s'y révèle, elle y construit un texte où elle se livre comme femme passionnée et très rapidement passionnante pour son lecteur. Le manuscrit comporte en effet deux volets. D'abord celui de sa passion pour la peinture et le dessin, une passion qu'elle ne conçoit certes pas comme solitaire et qui ne lui fait certes pas tourner le dos au monde, ni à ses proches ni aux inconnus auxquels elle tente inlassablement de communiquer cet amour. C'est une passion ancienne qui s'est ravivée à un moment de fécondité : celle de sa fille donnant la vie. Une passion qui lui a aussi permis de traverser les épreuves du deuil. Le dessin et la peinture sont donc ses voies d'accès aux autres et à elle-même, voies d'expression de son bonheur et de tristesse, voie thérapeutique et sortie de ce qu'elle nomme le fléau de la solitude. Thérapie créative. Cette première passion se dit donc à travers des documents largement intersubjectifs : courriers et article d'Irène ou sur elle, extrait de presse, poème, diplômes des études de dessin. Viennent ensuite des reproductions de ses œuvres, celles qui mettent en perspective une autre passion artistique, plus ancienne encore : la musique. Ce sont des portraits de Jacques Brel et un portrait de Roger.

Roger. Subrepticement, le lecteur qui pensait se trouver dans la série des annexes à un courrier se voit alors projeté dans l'autre passion d'Irène, plus intense encore : son amour pour son époux défunt. Alors, le manuscrit qui ne comportait pas d'autre titre que le nom de son auteur, est intitulé : " Journal de notre vie ". La construction littéraire se complique alors, car Irène y relit la correspondance échangée au début de sa relation avec Roger : 193 lettres de sa part – et sans doute autant de la sienne. Ainsi, en novembre 2001, elle reprend et commente la correspondance de leur amour naissant et de l'attente qui s'étend du 30 avril 1958 au 25 juillet 1959. Même si l'auteur se dit intimiste, ses commentaires d'abord rares et par la suite un peu plus nombreux, sont toujours très pudiques et respectueux d'une intimité qui lui manque. Ainsi les plus belles lettres d'amour sont-elles simplement signalées, sans résumé. Irène met ainsi en parallèle la première absence imposée à leur amour, celle - provisoire - du service militaire obligatoire, 43 ans plus tôt, avec celle – définitive – de la mort de Roger. Ce qui se dégage en réalité de la lecture de cette autobiographie, c'est une grande force et la détermination de transcender la séparation par la création picturale et littéraire. C'est ainsi que le tableau s'achève avec ces mots d'espoir et d'ouverture : " Quel bonheur de pouvoir dire : il est là pour toujours !... Le 19 février il avait ses 21 ans, le 9 mars, moi mes 20 ans et nous nous unissions le 12 mars 1960. Notre fils unique naît le 17 mai 1961 – Thierry ".





Jean Nicaise, “Quand les profs étaient heureux, Souvenirs d'un Carolo-régien (2),”

208 p. photos

[APA Bel 18]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

La première partie de l'autobiographie de Jean Nicaise, *Les enfants ne parlent pas à table*, a fait l'objet d'un écho publié dans *De Temps en Temps* d'octobre 2003.

Jean Nicaise nous avait laissés à l'aube de sa carrière professionnelle, au moment où il quitte le journalisme pour l'enseignement. Formé intellectuellement, rompu à l'écriture, trempé psychologiquement par une triste adolescence dont il a surmonté les conflits, Jean Nicaise se lance dans la vie avec une immodeste assurance et le plaisir d'oser.

Il commence par une double métamorphose. Quittant à la fois le journalisme et le pays, il enseignera le français à des officiers flamands en Allemagne Occupée. Curieux, éveillé, il observe et commente la vie de garnison. Les conditions changent-elles, notre officier-professeur songe tout naturellement à de plus grands espaces : le Congo belge. Ici, ses origines le rattrapent. Les fumées du Pays Noir voilent les poumons de ses enfants, ce que n'accepte pas l'administration coloniale. Qu'à cela ne tienne, Jean Nicaise obtient un poste de professeur de français à l'Athénée de Châtelet. Sa passion et son entrain le font surnommer Professeur Sourire.

L'autobiographie de Jean Nicaise se confond dans cette deuxième partie avec le récit de sa vie professionnelle. Nous suivons dans son parcours un – ce sont ses propres termes – gai luron, insouciant et débordant de joie de vivre. Stimulante compagnie! Nous quitterons Châtelet avec lui et son épouse, grâce à la bourse Fullbright, et débarquerons dans la Dobys-Bennett High School, à Kingsport, dans le Tennessee où il enseigna la langue que nombre de ses élèves féminines considéraient comme celle de l'amour.

L'année vécue aux Etats-Unis lui permit de réaliser un rêve de jeunesse : passer Noël en Floride! De même qu'il avait montré à Kingsport des images de la Belgique, lors de conférences, de retour au pays, il fit découvrir le Tennessee à ses concitoyens.

Découvertes, initiatives, expériences nouvelles se déroulent sous les yeux du lecteur, charmé. Ce sont les sessions d'été à l'Université d'Oslo (vous devinez qui devint le président du Student's Senate), la réussite au concours pour la nomination de chefs d'établissements, l'accession au poste de préfet de l'Athénée de Marchienne-au-Pont. Tant de dynamisme fut remarqué. Quand il fallut nommer le directeur général de la nouvelle Ecole Internationale installée à Casteau en même temps que le SHAPE (la France de de Gaulle venait de quitter l'OTAN), on se souvint de lui pour ce poste important. Et délicat : harmoniser cinq sections nationales, chacune avec ses traditions, ses exigences, ses susceptibilités, relève de la quadrature du cercle. Jean Nicaise comprit que, paradoxalement, ses nouvelles fonctions l'éloignaient de l'enseignement. Pédagogue avant tout, il reconnut qu'il "suivait un chemin qui l'éloignait de sa voie". Il réintégra ses fonctions de préfet qu'il assura successivement aux Athénées de Châtelet, de Marchienne et, pour terminer sa carrière, de Gilly.

On a vu l'heureux parti que Jean Nicaise tira de la vie, pour les choses qui dépendaient de lui, devons-nous ajouter. Il en est d'autres. La mort prématurée de sa mère le bouleversa. De

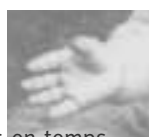




même, le blesse infiniment la descente aux enfers de l'enseignement. 1968, le rénové, le statut, les grèves : autant de stations du chemin de croix que sera dorénavant la vie professionnelle d'un pédagogue. Sous le titre du dernier chapitre de ses souvenirs, "Crimes contre les Humanités" – dans lequel il ne faut voir aucun humour – Jean Nicaise détaille, témoigne, dénonce la catastrophe annoncée. L'actualité lui donne malheureusement raison. Le temps du Professeur Sourire n'est plus. L'angoisse est incessante, la dépression menace. Jean Nicaise nous confie que la retraite est venue à temps pour conserver de sa vie professionnelle un souvenir lumineux.

L'école est finie! L'enfant du pays des terrils, du charbon et des usines vit le rêve de son enfance : sa maison surplombe la mer, il voit et entend les vagues se briser sur les rochers de l'Estérel. Il a troqué le tableau noir pour la mer bleue.

Le ton des souvenirs que nous venons de lire? Un rapide calcul sur sa date de naissance, 1921, nous rappelle son âge alors que nous venons de lire 500 pages écrites avec alacrité, avec jeunesse. Nous non plus, nous n'avons vu passer le temps.



Maximilien Philips, “Tassie ou un voyage en Tasmanie en 1977”1^{ère} partie, novembre 1994, 102 p. 2^e partie, juillet 1995, 100 p.

[APA-Bel 19]

Echo : Beatrice Barbalato

Parler expressis verbis n'est pas quelque chose à découvrir dans le manuscrit de Maximilien Philips. L'incipit de *Tassie ou un voyage en Tasmanie en 1977* révèle immédiatement l'attitude de l'auteur : " La préface d'un bouquin est en général, écrite par un copain de l'auteur inconnu. Par charité pure ou pour que son nom figure dans le livre. L'Editeur fait aussi une préface par un type bien connu mais qui n'a jamais lu la première ligne et dont le rôle se borne à écrire préfaces sur préfaces. Pour l'Editeur, cela consiste à essayer de se faire un peu d'argent. Il est donc tout à fait inutile de lire une Préface . Je passe donc à l'AVERTISSEMENT ", etc.

Ce message se répète au début de la deuxième partie où l'auteur s'adresse aux lecteurs potentiels : " Ceux qui ont lu la première partie ne doivent pas espérer quelque chose de plus passionnante dans la seconde ".

Nous savons donc que le manuscrit écrit en deux parties (202 pages en tout, dactylographiées, écrites en 1994 et en 1995) est fait pour être lu. Néanmoins, pendant la lecture, nous constatons aussi que Maximilien Philips écrit pour lui-même, pour fixer les souvenirs qui ont marqué sa vie. Il faut dire aussi que son regard sur la réalité n'est jamais banal.

Ce manuscrit décrit un voyage en Tasmanie en 1977, où – entre autres choses - Maximilien Philips rencontre l'amour de Tassie.

L'année 1977 est celle de la découverte de la Tasmanie, un monde qui mélange très fort exotisme et productivité à l'occidentale et où l'on garde des croyances à la limite de la magie. La vie quotidienne de Maximilien se développe entre travail, amitiés, contes... La puissante présence de la nature permet d'avoir une vision de la vie différente, où même les gens très riches ne sont pas caractérisés par leur appartenance sociale.

Des réflexions d'ordre anthropologique accompagnent le texte : " J'avais compris qu'en Tasmanie la politesse consiste à laisser faire les autres, sans fixer des rendez-vous, ni pour les repas et encore moins à un endroit précis à telle heure et à tel jour ". Il semble de lire le livre de Eduard Hall, *Le langage silencieux*...

C'est bien d'une initiation que le livre parle. Une initiation qui prend souvent la forme du jeu, qui apparaît un élément essentiel pour vivre en général dans ce pays, et surtout avec son amour pour Tassie : " Pour mettre Tassie en colère je chambardais le lit une belle mise en scène pour montrer que j'avais passé la nuit avec une femme. Draps chiffonnés en longueur pour moi et en largeur pour la femme. Un vieux truc de commissaire de police. Il me manquait des cheveux et j'allais en piquer dans la crinière des chevaux. J'aurais pu encore ajouter un blanc d'œuf pour imiter le sperme selon les recettes des Mille et une Nuits, mais c'était un peu exagéré. "

Dans cette culture les contes ont la même épaisseur que la réalité. Les histoires fabuleuses qui expliquent la mort des moutons ou la présence des chevaux en sont en exemple.

Le livre ne manque pas d'humour. Dans l'avion de retour Maximilien dit à l'hôtesse :

" Je voulais vous remercier pour le speech en flamand ; quoique je parle français.

— Mais Sir, ce n'était pas du flamand, mais de l'Africaans, nous avons de nombreux passagers de l'Afrique du Sud.

— Cela n'a donc rien à voir avec moi... "





Jamais l'auteur ne se prend trop aux sérieux, une forme d'ironie et d'auto-ironie accompagne le texte. Signe d'une bonne interlocution avec le monde. En de nombreux passages, les descriptions du pays constituent une bonne documentation sur les coutumes, les lieux, les activités de ce pays dans les années 1970.





Henri Descamps, “De mémoire de Papet”

tome 1, p. ??????????

Echo : Viviane De Vooght

[APA-Bel 20]

Récit tendresse de la naissance de deux petites jumelles dans l’univers d’un papy, instituteur retraité, passionné par le temps qui passe.

Tout commence par l’annonce de la venue prochaine de ses petites filles. Ces deux héroïnes s’épanouissent au fil des pages sous l’œil attendri de leur papy et nous délivrent ainsi la première année de leur vie. A ce titre, son introduction est des plus claires : ” Tout au long des pages qui vont s’écrire, nous vous raconterons tout simplement ce que fut notre attente, votre arrivée parmi nous et les premiers balbutiements de votre vie... ”

Merveilleuse ode à la vie décrite de minute en minute, au jour le jour, au fil des semaines et des saisons....

Papet nous promène dans son histoire au rythme de ses palpitations et de son enchantement. Au cours de la balade dans le jardin de vie de des petites tant attendue, il dépeint chaque instant avec la minutie de l’impressionniste. Doux mélange de sentiments aux couleurs du soleil, portés par les mots qui sonnent comme les vers d’un poème et explosent le récit.

A chaque page, c’est une photo qui apparaît, que dis-je, un film où le lecteur est plongé dans un bain sensoriel... Le regard glisse sur les paysages, le corps voyage et frémit de bien-être, l’olfaction est éveillée. Album vivant, véritable cadeau pour laisser les réminiscences à ces fillettes qui ont l’âge où on ne se souvient pas encore.





Lettre envoyée par Richard Kleiner, décédé depuis, à son ami d'athénée Roger Nauwelaerts qui la dépose en sa mémoire. La lettre date du 28 décembre 1995 et

[Apa-Bel 21]

Richard Kleiner est décédé le 12 décembre 1997, comme en témoigne le faire-part joint à la lettre par Roger Nauwelaerts,

Echo : Rolland Westreich

La lettre nous apprend que le frère de Richard avait rencontré par hasard Roger, perdu de vue depuis la guerre. Richard écrit à Roger pour lui proposer de se revoir. Mais il ne peut s'empêcher de déjà lui raconter sa vie depuis la dernière fois où ils se sont vus, en 1942 quand ils ont terminé la deuxième année gréco-latine à l'athénée Fernand Blum de Schaerbeek, et le moment de la déportation de Richard à Auschwitz fin 1943.

Les ennuis de la famille Kleiner commencent lorsque le père et son associé refusent d'obtempérer à l'ordre allemand de mettre leurs machines de précision sous séquestre. Ils partent pour la Chaud-de-Fond en Suisse, en parfaite tenue de vacanciers. Retenus un jour à Givet, ils arrivent tout de même jusqu'à la frontière suisse mais ne réussissent pas à passer le dernier obstacle d'un douanier obtus qui les renvoie d'où ils viennent.

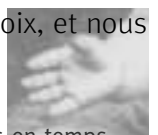
Revenus à Bruxelles, la famille passe dans la clandestinité. Pour Richard, les premiers quinze jours sont inoubliables. Il se retrouve dans un placard d'un bordel, allongé sur un lit, rien d'autre à faire qu'à pointer l'oreille entre deux repas.

Fin 1942 Richard se retrouve dans le Condroz, dans une école située dans un château, où le prof de gym enseigne aussi l'épée et le fleuret et où le prof de math s'appelle Georges Papy, futur inventeur de la théorie des ensembles sur laquelle se fondent les maths dites modernes. Richard échappe aussi à l'enseignement de Papy.

Septembre 43 : lors d'une rafle, un officier Allemand trouve dans la chambre de Richard une bombe incendiaire bien astiquée qu'il avait prise dans un avion anglais abattu. Mais l'officier s'éprend de Richard. Les Allemands occupent le château, Richard est affecté aux cuisines. Un après-midi, il repousse vaillamment une tentative de viol de l'officier venu le surprendre durant la sieste, au point où il rosse son agresseur. Aussi gênés l'un que l'autre, les deux protagonistes se jurent de n'en rien dire à personne...

Richard finit par être renvoyé à Bruxelles d'où il sera déporté vers la caserne Dossin. Son récit des années de guerre se termine là, avec la promesse de raconter la suite de vive voix à son correspondant, lors de leur prochaine rencontre. La fin de la lettre est consacrée à une dernière révélation : Odette, la femme de Richard, n'est personne d'autre que l'Odette, fille d'un épicier de l'avenue Chazal, qui avait eu comme petit ami à l'époque un certain André, copain mutuel des deux hommes.

Richard n'emploie pas un style épistolaire classique. Pas guidée pour un sou, son écriture use et abuse de la forme interrogative. Il parsème le récit de petites remarques caustiques qui rajoutent au plaisir de la lecture. S'agit-il d'un trait de caractère, une façon rétroactive de prendre des distances par rapport à des événements douloureux ? Peut-être. Mais la lettre s'arrête au seuil du train de la déportation. Ce récit-là, Richard a préféré le faire de vive voix, et nous n'en saurons rien.





Alexandre (dit Guy) De Block, Bibliographie, 31 p. “Un Naufrage à Vossem”, 7 p., “Retour à Cahors,” 18 p.

Echo : Beatrice Barbalato

[Apa-Bel 24-25]

Guy De Block a déposé à l'APA Bel :

- 1) Sa bibliographie, comme expert en spéléologie ;
- 2) Retour à Cahors, récit/chronique de son voyage en auto-stop en 1954, après son service militaire ;
- 3) Un Naufrage à Vossem, narration/chronique (1985/2002) de son amour malheureux pour Yolanda.

Guy De Block est né en 1933 à Tilleur. ” Passionné par le monde souterrain, il participe en 1956 à l'exploration internationale au Gouffre Berger (-1122 mètres) (...). Il fait ses premières expériences de plongées sous-marines en 1959 (...) Fondateur, puis président de l'Equipe Spéléo de Bruxelles, il organise et participe à dix campagnes d'exploration dans la grotte de St-Marcel (Ardèche) ” (4ème de couverture du livre Cavernes et souterrains-Histoires et légendes, éd. Techniques et Scientifiques, Bruxelles, 1980, 233 p.).

Il serait trop long de parcourir son chemin scientifique. Cette passion n'a jamais été neutre : à côté de la compétence, il y a l'intérêt de cet homme pas seulement pour des pierres, pour des compositions chimiques, mais pour le monde animé des cavernes, du fond marin, etc. Une personne en tout cas hors du commun.

Il me semble aussi comprendre que cet esprit de jeunesse, qui accompagne nécessairement les personnes de talent capables de faire des découvertes, l'ait laissé un peu démuni dans la vie pratique. Sa générosité, et peut-être une certaine naïveté, l'ont laissé sans trop de défenses par rapport à la complexité de la vie, aux trahisons, aux intérêts concrets.

Outre la bibliographie, qui est une liste canonique de ses œuvres et de ses participations aux congrès, on a reçu à l'APA deux récits. Le premier est Retour à Cahors (Lot-France) au mois de juin 1954 : ” Un voyage-pèlerinage sur les lieux où en 1940 j'étais réfugié ”. Il n'est pas spécifié s'il a été écrit à cette époque ou plus tard. A Cahors, il visite les sous-sols, et... c'est le début d'une longue histoire. Le ton et le style sont très amusants et gais. On y retrouve son esprit aventurier, son esprit d'observation capable de tout capter, de l'ironie et une ouverture au dialogue. C'est un jeune qui possède un regard extérieur sur les choses. Voici un récit qu'on lit avec plaisir :

7ème jour : Corvée d'entretien à l'Auberge, je boucle mon sac et je m'en vais, comme chaque semaine, comme à chaque congé. Quand reverrai-je cette sympathique bicoque ? Qui saurait le dire ? Deux heures plus tard, je suis à Amboise à bord d'une camionnette qui, à en juger par le bruit de son moteur, devrait être à la casse depuis belle lurette. Je cherche le ” Parc d'Or ” où mon prochain gîte est sensé se trouver. On me précise tout de même que je le trouverai à proximité d'un terrain de camping et d'un luna-parc installé près de la Loire (...).

Le deuxième récit, Un naufrage à Vossem (2002), raconte la malheureuse histoire d'amour, forcément mélancolique, avec Yolanda. Des majuscules soulignent les mots les plus sensibles du texte. Un bilan triste de la vie, une histoire de trahison :





“ Ma sensibilité à tout ce qui est affectif restera exacerbée. Ainsi il m’était impossible de revoir les photographies prises au cours de ces années de vie commune, le chagrin était vraiment insupportable. Je me souviens encore de promenades à pied dans cette nouvelle commune. Si j’apercevais un couple d’amoureux, j’éprouvais aussitôt une grande peine et une profonde amertume. Je me disais encore : et pourquoi pas moi ? Aussitôt je détournais la tête et quittais le trottoir pour ne plus voir ce bonheur. Devant le téléviseur, combien de fois n’ai-je pas pleuré devant une scène d’amour ou une simple et profonde marque d’affection. J’étais encore tellement sensible au point que bien plus tard je me rendrai compte que ma vie affective avait pris fin. ”

Je terminerai avec cette réflexion de Charles Pierce (Ecrits sur les signes, Ed. du Seuil, Paris, 1978, p. 74) sur le sens de la vie :

Quand nous sommes jeunes, le monde est frais et nous sommes libres; mais les restrictions, les conflits, les contraintes et la secondéité en général forment l’enseignement de l’expérience. Avec quelle priméité

‘Le navire toutes voiles dehors, quitte son havre natal’

avec quelle secondéité

‘revient-il

avec ses flancs battus par la tempête, et ses voiles déchirées’.

(W. Shakespeare, Le Marchand de Venise, II, 5)





Jacqueline Bernard, “Le frêne de Salm, du Surinam au château de Salm en Haute Ardenne”

Paris Bruxelles, La Longue Vue, 1994, photos, 255 p.

“Le cactus et l’anémone”

[APA-Bel 26-27+28]

Paris Bruxelles, La Longue Vue, 1998, photos, 205 p.

“Maître, je suis venue expressément, Dans le sillage d’Alfred Cortot”

récit 1935-1939, Rhode-Saint-Genèse, Le Roseau vert, 2003, 225 p.

Echo : Louis Vannieuwenborgh

Bruxelles, fin des années 1850. Deux familles contractent une double alliance en mariant les fils aînés aux filles cadettes. Ce sera la branche paternelle de Jacqueline Bernard.

Les Jottrand, originaires de Genappe, constituent une lignée de la bourgeoisie libérale avancée. Lucien Jottrand, benjamin du Congrès National, est l’un des premiers défenseurs de la cause flamande et du suffrage universel. Il préside l’Association Démocratique dont Karl Marx est vice-président. Son fils, Gustave, s’engage au Parlement dans la lutte contre le travail des enfants.

Les Bernard sont des bourgeois aisés, tout simplement. Guillaume Bernard était doreur. Wiertz lui confiait ses tableaux. Sans ambitions politiques ou scientifiques, ses descendants opposaient leur goût de la rêverie à l’activité des Jottrand.

Davantage que les mariages croisés, les conséquences d’un incident inexplicable vont unir les deux familles : Adèle, la veuve de Guillaume Bernard, vend soudain ses bonnes fermes de Flandre et acquiert des terres en Ardenne, autrement dit, pour l’époque, au bout du monde. Le notaire alerte les enfants. Adèle est mise sous tutelle judiciaire pour prodigalité.

Les deux beaux-frères se rendent à Salm pour inspecter les folles acquisitions de Maman Adèle... et tombent sous le charme de ces étendues de bruyères, de genêts, de collines. Sur une hauteur, deux larges tours en ruines rappellent le souvenir des anciens comtes de Salm. Ils acquièrent, en indivision (avec l’argent de la maman dilapidée...), le domaine des Ruines et bâtissent une villa-château de vacances. Elle accueillera à Pâques et en été les deux familles et leurs amis. Entre les tours en ruines et ” le Château ” s’élève un frêne. Sous son ombre, centre symbolique du domaine, se succéderont cinq générations de Bernard-Jottrand.

La lignée maternelle de Jacqueline Bernard échappe également à la banalité. Issue de la Frise, une famille patricienne calviniste, les Gonggrijp, a fait souche dans les Indes néerlandaises. Une branche de la famille s’établit en Guyane où le grand-père de l’auteur crée une plantation de café, Morgenstond. La Guyane, avec ses moustiques, ses boues, ses bagnards échappés de Cayenne n’est pas l’endroit idéal pour la scolarité de ses deux filles. Leur mère se rend avec elles aux Pays-Bas, à Nimègue, pour la durée de leurs études secondaires. Celles-ci achevées, au moment de rejoindre la plantation, Nita, la future mère de Jacqueline, rejette la vie facile et ennuyeuse qui s’offre à elle et, à 18 ans, choisit son destin : ” Je ne rentrerai pas à Morgenstond ! Je hais les tropiques, je déteste la vie hollandaise. Je veux aller en Belgique. A Bruxelles. Au Conservatoire. Je veux travailler à l’école belge du violon, dans la classe d’Eugène Ysaye ! ”

Nita deviendra une excellente violoniste. Appelée pour faire de la musique de chambre dans la bourgeoisie cultivée de Bruxelles, son talent, sa beauté – une de ses aïeules était créole – la firent remarquer par Georges Bernard. Avocat, bon violoniste amateur, grand chasseur, sans





nourrir personnellement de hautes ambitions, il était proche des grandes figures du libéralisme conquérant et colonial. Une solide amitié le liait à Henry Le Bœuf, qui donna à Bruxelles le Palais des Beaux-Arts.

Georges avait près de 20 ans de plus que Nita. En des circonstances normales, la différence d'âge aurait exclu tout projet d'union, du moins dans l'esprit de la jeune femme, mais le déclenchement de la Première Guerre mondiale coupa Nita de ses parents et de leur aide. Georges lui demanda de l'épouser. Elle accepta, non sans hésitations. Un fils, Stéphan, naquit en 1916. Le frère de Salm se termine au moment de la naissance de Jacqueline, en 1919.

Le cactus et l'anémone retrace l'enfance de la narratrice. L'opposition contenue dans le titre renvoie à celle entre le frère et la sœur. Machiavélique, sournois, grilleur de sauterelles, tueur de chats, Stéphan lui voue un mépris méchant. Ne rêvant que destruction, il va donner à sa sœur une pauvre vision d'elle-même.

Nita, d'éducation calviniste, animée des meilleures intentions, croit devoir représenter la morale, la répression. Jacqueline, convaincue d'être la branche inférieure de la famille, ne cessera de chercher son image dans le regard des autres.

La vie quotidienne à Bruxelles est assommante. Seule la musique console de la tension familiale. Et Salm. Salm, qui remet la vie en place : nous avons un amour maniaque pour le domaine. Tout était enchanté là-haut. Le soleil y brillait plus fort qu'ailleurs. C'était un lieu saint qui soudait nos personnalités disparates. Les coins les plus triviaux devenaient poèmes.

Stéphan, à l'étroit dans les quatre hectares du parc, dirige ses brigandages dans le village et la vallée, au soulagement de sa sœur. Soixante ans plus tard, celle-ci lui cède la plume un instant : Le matin j'exploisais de mon lit comme une calamité impatiente de se répandre sur le monde, et en même temps possédé par un formidable appétit de vivre qui m'aurait fait enfiler les manches de mon veston avec mes deux jambes... La suite est de la même eau. On comprend que son souffre-douleur était fasciné par ce météore !

Une amie tente de parfaire son éducation sexuelle. En vain : les garçons l'indiffèrent, les mystères entourant la sexualité la laissent incurieuse. Se cherchant, doutant d'elle-même, elle se construit par la rencontre avec trois personnes qu'elle érigea en modèles absolus. Ce seront ses trois premières passions : d'autant plus intenses qu'elles n'étaient pas physiques.

Sa première passion, elle la voue à une condisciple, dont la beauté parfaite la ravit, au sens fort. Par quelle alchimie, par quel mécanisme de l'âme suis-je à l'instant habitée par un être dont je ne veux pas, qui vient d'entrer en fraude dans ma vie (...) Je ne comprends pas encore que je suis la proie du dur amour, ni que mon état s'appelle l'obsession amoureuse.

Sa deuxième passion a encore la beauté pour objet, mais elle se manifeste sous la forme artistique. Salm est le lieu de la révélation : Jacqueline écoute au phonographe Alfred Cortot interpréter Chopin. Ces quelques instants de musique la métamorphosent. Elle découvre un monde qui me sauvera de tout et fera de moi celle que je suis encore aujourd'hui. Elle veut – elle veut – le rencontrer. Elle convainc sa mère de la chaperonner. Et bientôt, lors du premier concert, elle se sent arrachée à l'attraction terrestre, elle est sous le regard de Dieu. Retenons de la pauvre phrase préparée pour ne pas bafouiller en présence de l'idole : Maître, je suis venue expressément de Bruxelles pour vous entendre seulement les trois premiers mots : " Maître, Je suis " : elle ose se présenter sous le regard du modèle qu'elle a élu. Alfred Cortot conseillera sa fanatique admiratrice dans les études de piano qu'elle entreprend.

Sa troisième passion d'adolescente, elle la vivra pour un inconnu. Sur le quai de la gare de Vielsam, un homme l'a remarquée. Elle n'a pu soutenir son regard. C'est un ouvrier. Elle le croi-





se parfois, lui dans sa camionnette, elle sur son vélo. Dans son imaginaire, elle l'appelle l'Homme du Quai. Pour la première fois, un homme l'impressionnait. Été 1939 ; elle a 19 ans. Il t'aime comme un fou ; il t'aime depuis que tu avais 12 ans, lui chuchote une voisine. Pourquoi me savoir aimée par cet homme me bouleversait-il à ce point ? (...) Comme si je n'étais pas aimable, pas capable d'inspirer de l'amour ? Que savais-je de moi ? Rien que le tableau que ma mère et mon frère en faisaient. Cinq années de regards échangés aboutissent cet été-là à un rendez-vous furtif. A trente centimètres l'un de l'autre, séparés par le métal froid du vélo, il parle. Je connais chacun de vos cheveux. — Je me sentais aimée par un homme sensible et bon, peut-être merveilleux, avec qui je partageais un secret. Ils se séparent, chacun emportant le rêve de l'autre. Ils savent qu'ils ne se reverront plus.

D'autres découvertes sur elle-même sont moins prometteuses. Son corps la trahit. Elle entrevoit le futur menacé par les maux physiques. Pire, elle découvre que ses rêves sont plus grands que sa destinée. Les prophéties de sa mère, répétées depuis des années, la poursuivent. Tu ne feras jamais d'études. Tu te marieras...

Elle étudie le piano, en suivant des cours particuliers. Elle se présente au concours du Jury musical et obtient le diplôme du degré supérieur avec une mention élogieuse. Nita juge qu'elle ne possède pas la somme des dons nécessaires pour envisager une carrière de virtuose : mémoire, oreille, résistance, surmonter le trac. Elle l'encourage à devenir une très bonne lectrice à vue. A 18 ans, elle monte sur scène comme tourneuse de pages. C'est l'entrée dans la vie professionnelle : accompagnements de tout style, cours de rythmique, répétitions avec une chorale. Elle est demandée. La vie tenait ses promesses.

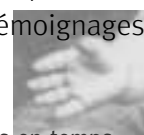
Le problème de sa liberté est résolu auprès de ses parents par... Stéphan. Il a mené les choses rapidement et à sa manière : Je leur ai dit : si vous continuez à la coincer, à l'empêcher de voir des garçons de son âge, elle vous restera vieille fille sur le dos et vous serez bien embêtés !

Le récit de Jacqueline Bernard se termine en 1939, l'année de ses 20 ans. Après viendront en trop grand nombre les années noires sur lesquelles elle ne souhaite pas revenir.

Il n'est de paradis que ceux que l'on a perdus. Le père vend le domaine en 1948. Le symbole de Salm, le frêne à l'ombre duquel ont passé cinq générations, disparaît en 1958. Il me semble que le vieux frêne entaillé à la base par la foudre craque, s'incline, tombe lentement avec tout son feuillage, toute son histoire, toute notre histoire. Dans sa jeunesse, Jacqueline s'était trouvé, outre la musique, un second allié : l'écriture. Les trois volumes offerts à notre lecture reconstituent le bonheur vécu à Salm; leur force suggestive projette le lecteur entre les Ruines et le Château, à l'ombre du frêne mythique.

Pourquoi écrit-on ? se demande Jacqueline Bernard. Le grand nombre des dédicataires (la petite-fille du régisseur, les descendants de la cinquième génération, ses propres petits-enfants) exclut que ces volumes aient vu le jour uniquement afin de satisfaire leur curiosité. D'autant plus que dans le récit, apparaissent des apostrophes, non plus aux dédicataires, mais aux lecteurs. La motivation qui pousse à écrire, à reconstituer le passé est plus profonde que les raisons particulières que l'on pourrait deviner. C'est particulièrement vrai dans le cas de Jacqueline Bernard : elle a travaillé à la trilogie de Salm sur une période de près de vingt ans. De 1984 à 2003, elle a rassemblé et dépouillé papiers d'affaires, archives, correspondances, carnets, journaux intimes, agendas, photos; elle s'est entretenue avec frère, cousins, cousines ; elle s'est souvenue, elle a écrit, elle a publié.

Jacqueline Bernard a évité deux écueils qui l'ont hantée et qu'elle exorcise dès les premières pages : perdre la poésie des souvenirs, ne pas rendre cohérente la richesse des témoignages. Son engagement, son talent, sa lucidité l'en ont préservée.





Les musiciens, les mélomanes seront intéressés par la vie musicale à Bruxelles, vue du sein d'une famille bourgeoise avant-guerre. Nombre de figures, aujourd'hui fabuleuses, traversent ces pages. Il y a Alfred Cortot, bien sûr, mais aussi Alfred Dubois, Désiré Defauw, Erich Kleiber, Frédéric Anspach, Charles Panzéra, le musicologue Charles van den Borren et bien d'autres. On sait le rôle déterminant qu'a joué dans le destin de Nita, la réputation d'Eugène Ysaye.

Les wagnériens auront reconnu, dans le titre, Le frêne de Salm, une allusion au Crépuscule des Dieux. Avant l'effondrement du monde, au pied du frêne mythique, se tiennent les trois Nornes. A l'image de l'aînée des sœurs, Jacqueline Bernard est la gardienne des souvenirs de l'âge d'or.





Philippe Maximilien, “Mes années studieuses”

(1) Mémoires d’athénée 1951-1957, 47 p. Conte autrichien, 31 p.

(2) 4^{ème} partie et fin 1956-1957, 32 p.

[Apa-Bel 29]

Echo : Simone Belli re

Type de texte : autobiographie à la première personne ; enfance, jeunesse.

Les années studieuses constituent la dernière partie de la narration autobiographique, telle que développée dans d’autres volumes.

Si Les années studieuses forment néanmoins un tout cohérent, très descriptif des conditions de vie d’un adolescent, l’impression qui prévaut tout au long de la lecture de ces pages est que l’auteur décrit son adolescence en spectateur de ce qu’il fut. A aucun moment, il ne semble s’identifier au jeune garçon : les descriptions du milieu familial, le récit des expériences d’immersion linguistique orchestrée par son père, les souvenirs d’athénée, l’intérêt pour les préparations culinaires sont souvent décrits avec humour mais restent très superficiels. L’auteur raconte des faits mais ne s’engage pas dans un scénario dans lequel il se confronterait, adulte, à l’adolescent qu’il fut. Le lecteur de l’autobiographie peut reconstituer une classe de cours de l’Athénée Royal de Liège, avec un poêle à charbon placé dans le fond, la buse suspendue au plafond (sic), les bancs sculptés et gravés par des générations d’élèves. L’auteur décrit également certains cours, et raconte des anecdotes qui l’ont marqué davantage. Mais il reste toujours spectateur, sans empathie particulière avec ce “ garçon étranger ” comme en témoignent les extraits choisis.

Dans la seconde partie, l’aspect descriptif est tout aussi prédominant. Toutefois, l’auteur s’investit davantage dans le récit de son premier amour pour une jeune Suédoise, (Eva) rencontrée dans un camp international de jeunesse, en Angleterre. C’est un amour romantique et léger, évoqué avec pudeur et tendresse. A ce sujet, l’auteur fait un bond dans le temps pour raconter les circonstances dans lesquelles il a revu la jeune Suédoise (Eva) en 1961 et, ensuite, de quelle manière il a continué à correspondre avec elle. Après cette mise en abyme, l’auteur reprend le mode descriptif, pour poursuivre le récit de ses très banales aventures. Même lorsqu’il raconte sa première nuit avec Josine, jeune femme divorcée, il reste témoin privilégié. Ensuite, les anecdotes se succèdent : permis de conduire, examens de rhéto etc. Il faudra attendre la fin de la deuxième et dernière partie pour que l’auteur se reconnaisse dans le jeune homme qui poursuit une liaison avec la jeune femme divorcée (Josine) ou encore, en dernière page, lorsqu’il se pose des questions au sujet de son avenir professionnel...

Je crois que l’intérêt principal de cette période autobiographique, réside précisément dans les détails qui abondent dans le récit. Comment vivait-on au quotidien dans l’immédiat après-guerre, dans une famille qui paraît appartenir à un milieu social intellectuel, laïque, (lecture du Figaro et du Monde du Travail) et néanmoins attaché aux valeurs traditionnelles. L’auteur décrit sa vie telle qu’il s’en souvient, sans tenter de dépasser ce cadre descriptif par une analyse comparée d’hier et d’aujourd’hui.





Maximilien Philips, “La Dame de Torino”

1ère partie, Editions Les deux Frères, 2003, 76 p. + une lettre 2p.

Echo : Beatrice Barbalato

[Apa-Bel 31]

Terminé en 2003, ce document dactylographié est divisé en cinq chapitres, qui traitent de trois arguments principaux et plutôt récents : a) La guerre en Irak ; b) La maison de Chanoine, Le bon homard chinois ; c) La Dame de Turin, Le train des merveilles.

La première partie (p. 1-19) commente, ironise sur des événements de la guerre en Irak. C'est une interprétation mordante de la politique internationale, qui vient de la lecture de journaux, de l'écoute de la télévision. Le regard de Maximilien est plutôt cynique : il ne voit aucun pré-supposé idéal ni chez les intervenants, ni chez les abstentionnistes. L'optique du narrateur est de voir comment le profit des uns et des autres est le vrai ressort de tout comportement. Un ton humoristique un peu noir est présent partout.

Le fait d'avoir vécu longtemps à l'étranger et d'avoir voyagé permet à Maximilien PHILIPS de relativiser les faits, de faire des comparaisons, de tirer parfois aussi des conclusions qu'on peut trouver trop générales. La manière d'écrire est très, très vivante.

“ La Syrie avait une frontière commune avec l'Irak. Des centaines d'Européens venant de Londres, de Paris et des USA, se présentaient à la frontière pour faire ” un Bouclier humain ” devant les plus grandes installations de l'Irak. Cette bande de fous s'enchaînaient aux tuyaux des raffineries de Bagdad pour servir de cibles vivantes contre les missiles américains et anglais. Saddam Hussein les avait virés à coups de pied au cul après 48 heures. Il n'avait nul besoin de cette bande d'écologistes tardifs qui lui compliquaient la vie. ”

La deuxième partie (p. 21-32) décrit la rencontre avec une amie de vieille date, Raymonde. Les conversations sur des menus à choisir au restaurant pour s'y rendre avec un jeune couple , toutes les répliques des uns et des autres - entre le sérieux et la moquerie- rendent la lecture assez amusante. Maximilien Philips situe le personnage dans un cadre, lui donne un rôle comme si c'était un acteur. C'est vraiment le style d'une comédie. Ce deuxième épisode s'entrelace avec un autre dont l'auteur commence à parler de la p. 33 à la p. 37 et auquel il reviendra à la p. 42. Le 'prétexte' de l'enchaînement sera la ressemblance du visage de Verna/Vera (la femme de Luc, dans le jeune couple ami de Raymonde), avec une autre Italienne que l'auteur a connue dans les années passées. Ces deux parties présentent le même ton. Le narrateur gère le jeu, comme dans une fiction.

“ Nous étions maintenant à l'intérieur de la Basilique. Moi avec le sac en plastic qui contenait les solettes et un pot de fleurs dans l'autre main, mais avec une plante de 80 centimètres de haut. Selon le vendeur cette plante allait résister aux dernières gelées... Nous avions l'air de déranger et pourtant il n'y avait que deux femmes qui rigolaient en nettoyant les statues. L'une d'elles nous dit que nous pouvions déposer la plante devant Saint Lambert. Raymonde expliqua humblement qu'il ne s'agissait pas d'une offrande ... ”

La troisième partie (p. 42-73) est annoncée, comme on l'a dit, à partir de la p. 31 : ” Je n'allais pas réécrire les pages de cette époque et je n'avais même plus la force de trier dans mes papiers pour me rappeler les faits exacts. ”

Cette phrase nous dit que Maximilien a l'habitude d'enregistrer depuis toujours sur papier ses expériences de vie. Ce troisième épisode narre une rencontre épistolaire. Après une aventure





avec une Italienne assez bizarre et sans gêne, Maximilien commence une correspondance avec une autre Italienne (Fransisca, Francesca : l'auteur transcrit le nom à chaque fois différemment). L'attente de chaque lettre est vécue comme si c'était une lettre d'amour. Ils établissent un rapport épistolaire très tendre. Les enveloppes sont aussi un moyen pour se transmettre des messages plus ou moins à décoder. Une esthétique de la communication qui voit Fransisca dessiner des timbres pour décorer l'enveloppe. Le facteur, stupéfait par la beauté de ces lettres, devient un peu complice de cette histoire. Une histoire qui n'est pas sentimentale, mais qui décèle beaucoup d'amitié, et qui laisse un peu dans le mystère cette femme intelligente dont nous savons, dans les dernières pages seulement, qu'elle est engagée politiquement et mariée. L'art du récit ne manque pas à Maximilien. Il semble évident que le plaisir de se raconter équivaut, pour lui, à vivre. Voici quelques lignes sur sa correspondance avec Fransisca, qu'il ne rencontra jamais, et dont il ne découvrira le visage que très tard et seulement par la photo :

“ Je passais un temps fou à coller mes timbres en essayant de faire passer un message secret comme Francesca l'avait fait. C'était vachement difficile. J'avais un beau timbre à 35 francs qui représentait une femme nue dans une baignoire et signé par Félicien Rops mais je trouvais qu'il était encore un peu tôt pour l'envoyer. ”

Le style de M.PH. est dialogique et souvent théâtral ; c'est presque un scénario.





Simone Bellière, “Un chien est mort”,
extrait autobiographique du 9/2/1993 au 17/2/1994, 13 p.

Echo : Francine Meurice

[Apa-Bel 32]

Si la narratrice de cet extrait autobiographique, *Un chien est mort*, Simone Bellière, concevait son autobiographie comme un dictionnaire, cette courte nouvelle devrait figurer sous l'entrée thématique de "l'euthanasie".

Cette "chronique d'une mort annoncée", celle d'un chien qui n'est pas nommé et qui est désigné comme un chien générique - mais est bien le chien aimé de l'auteur, expose la douleur, la tension et la pensée du partenaire aimant et du spectateur impuissant.

La parabole de la mort du chien permet la confidence sur la mort annoncée de la mère comme un contrepoint de la pudeur. "J'espère le revoir à mon retour, le tenir serré contre moi quand on l'endormira pour toujours. [...] Ces gestes par lesquels je m'efforce de lui prouver qu'entre lui et moi, rien n'a changé, je les refusais à ma mère qui sollicitait si peu, seulement ma main dans la sienne. [...] Je n'ai pas pris la main de ma mère dans la mienne, serré ses doigts fragiles. Lâche, je ne pouvais dominer l'angoisse de la mort". A l'inverse, projetée sur l'animal, l'impudeur de la vieille impotente se laisse décrire : "Les parties génitales pendent, impudiques, tavelées de taches de vieille brunâtre."

La comparaison violente entre la relation au chien et celle à la mère ne retire rien de l'importance, de l'amour, de la douleur, de la densité de ces deux fins nouées dans la lucidité de l'écriture autoanalytante.

Dans ce double espace tragique qui se déploie devant l'issue fatale irrémédiable, c'est toute une réflexion nuancée sur la décision d'infliger la mort par euthanasie qui se dit petit à petit. Du doute de l'amour d'abord, "je le caresse pour lui faire croire que je l'aime encore mais je doute", au doute face à la mort "j'ai toujours défendu le droit à la mort désirée ; j'ai voulu que les souffrances de ma mère soient abrégées [...] et ce chien, je le tolère, [...], confrontée à la mort, je doute". De quelques sentences cinglantes "les vieux ont un avenir de séropositif, [...] les chiens, leur avenir est circulaire" à de tendres formules pour nommer ce qu'il faudrait abrégé, "l'état précaire du mal vivre". Dans ce mouvement qui va d'un terme à l'autre du dilemme, une seule chose reste constante et volontaire, et vivante, l'attente. "Mais tant que l'âme le goût de vivre, que domine le plaisir de manger, tant qu'il se plaît à découvrir les senteurs qui tracent dans l'herbe et sur le tronc des arbres des itinéraires inconnus, j'attends".

